



HAL
open science

Anthropologie : invariants structuraux et transformations. Lien à l'histoire et rôle du sujet

Maurice Godelier, Michel Paty, Roland Pfefferkorn

► **To cite this version:**

Maurice Godelier, Michel Paty, Roland Pfefferkorn. Anthropologie : invariants structuraux et transformations. Lien à l'histoire et rôle du sujet. Raison Présente, 2014, réduction et émergence dans les sciences, 191, pp.69-83. hal-01294301

HAL Id: hal-01294301

<https://hal.science/hal-01294301>

Submitted on 29 Mar 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ANTHROPOLOGIE : INVARIANTS STRUCTURAUX
ET TRANSFORMATIONS.
LIEN À L'HISTOIRE ET RÔLE DU SUJET

Maurice Godelier*

*Texte d'après l'enregistrement de l'entretien de
Maurice Godelier avec Michel Paty et Roland Pfefferkorn,
transcrit et édité par M. Paty, revu par l'auteur¹*

L'entretien a été réalisé le 8 mai 2014 chez Maurice Godelier, dans son bureau aux rayonnages de bibliothèque emplis de livres, et aux piles de volumes et de dossiers juxtaposées sur le plancher autour de la table de travail derrière laquelle il s'était assis après nous avoir fait installer en face de lui, Roland Pfefferkorn et moi-même. Sur les étagères derrière lui quelques photographies étaient disposées devant les livres en rangs serrés, sur lesquelles nous nous sommes enquis à tel moment de l'entretien. Il y avait notamment un grand tirage en noir et blanc de l'anthropologue plus jeune, entre deux de ses interlocuteurs Baruya parmi lesquels il a poursuivi au cours de nombreux et longs séjours ses enquêtes ethnographiques, et devenus ses amis. Cette tribu mélanésienne de Nouvelle-Guinée, qu'il a fait connaître par plusieurs ouvrages devenus des classiques², lui fournit d'ailleurs la matière de sa propre contribution à l'enquête, réalisée et publiée tout récemment sous sa direction, sur les représentations de la mort selon les religions, du moins dans des religions choisies selon une grande diversité de cultures réparties dans l'espace géographique et dans le temps. C'est sur cet ouvrage, La Mort et ses au-delà, que commença l'entretien. Maurice Godelier nous a fait partager d'emblée sa découverte, qu'il a exposée par ailleurs dans le chapitre introductif du livre, fruit de l'analyse comparative des études rassemblées : la présence d'un invariant structurel commun à toutes les religions, si différentes soient-elles, qui est un rapport

* École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris

¹ Les commentaires en italiques et les notes de bas de page sont de la rédaction (M.P.)

² Voir notamment : Godelier M., 1982. *La Production des grands hommes. Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de la Nouvelle Guinée*, Fayard, Paris ; rééd., Coll. « Champs », Flammarion, Paris, 2009. M. Godelier a reçu le Prix International Alexander von Humboldt en Sciences Sociales en 1990.

particulier, contre-intuitif, de la mort opposée non à la vie, mais à la naissance. Comme on le verra, ce trait, qui s'inscrit parfaitement à première vue dans la direction de l'anthropologie structurale, s'inscrit en même temps dans la série des faits et des arguments, développés depuis plus de trois décennies, qui en ont montré les limites, les failles, et les dépassements possibles, sans pour autant amener à en renier l'importance fondamentale. En un sens, l'opposition entre la structure, d'une part, considérée dans les relations de parenté et les mythes (objets privilégiés de l'attention de Claude Lévi-Strauss, à l'œuvre duquel M. Godelier a consacré une analyse riche et fouillée qui est une véritable somme, parue en 2013 aux éditions du Seuil³), et d'autre part le sujet et ses corrélats qui l'impliquent (tels la filiation ou descendance, les rites, le politico-religieux, les rapports sociaux, ainsi que les changements qui modifient les structures et révèlent la dimension de l'histoire, et enfin la relation intersubjective nécessaire à l'enquête anthropologique), cette opposition n'est pas étrangère à la problématique posée dans ce dossier, de la réduction et de l'émergence. On va le voir, tout naturellement en quelque sorte, dans la suite du déroulement de l'entretien.

L'entrevue commence de manière informelle en évoquant le nouveau livre sorti moins d'un mois auparavant, La mort et ses au-delà, sous la direction de Maurice Godelier⁴.

Identification d'un invariant structurel anthropologique : le rapport de la mort à la naissance selon les religions.

Maurice Godelier : C'est une question posée de nos jours dans notre société qui a été à l'origine de ce livre. Des amis médecins se montraient préoccupés par les changements dans leur profession à propos des soins palliatifs. Ils me disaient : « Notre métier est en train de changer, au lieu de guérir, on accompagne les mourants, les Français vieillissent de plus en plus, ils meurent non pas de vieillesse, mais des maladies de la vieillesse ; sociologiquement, beaucoup de gens sont de plus en plus seuls en vieillissant, ils meurent dans les hôpitaux, d'où la création des départements de soins palliatifs... Qu'est-ce que vous, les anthropologues, qui avez certaines connaissances sur la mort, sur les traitements des mourants, vous pourriez nous dire sur ce sujet ? » J'ai alors mobilisé quelques collègues, ethnologues et anthropologues, historiens, philosophes des religions, et nous avons préparé ce livre, dont la gestation a mis deux bonnes

³ Godelier M., 2013. *Lévi-Strauss*, Seuil, Paris, 590 p.

⁴ Godelier M. (sous la dir. de), 2014. *La mort et ses au-delà*, Bibliothèque de l'Anthropologie, CNRS éditions, Paris, 410 p.

années et demie. J'ai lu et relu tous les textes des contributions (ma propre contribution porte sur la mort chez les Baruya),...

Michel Paty (*montrant une photo dans la Bibliothèque derrière MG*) : Ce sont eux, les Baruya ?

M.G. : Oui.

Roland Pfefferkorn : Et sur celle-ci, c'est vous quand vous étiez plus jeune ?

M.G. : Oui, j'étais sur le terrain, là... avec le chaman qui est là-bas, et puis celui-là qui est plus tard devenu conducteur de camions... Tout ça, ça change... Et donc, j'ai relu tous les textes, et comme j'avais les 14 textes sous les yeux, ce que j'étais le seul à pouvoir faire en tant qu'organisateur de l'ensemble, j'ai commencé en bon anthropologue à en faire une analyse à la recherche d'invariants (remarquez, tous ne le font pas, on peut faire des collections de papillons !).

J'ai eu beaucoup de plaisir à faire travailler mes collègues et ensuite à comparer nos 14 chapitres qui portent sur autant de religions et sociétés très diverses : la Grèce antique, la Rome antique, le Judaïsme, l'Islam, le Moyen-Âge chrétien, la Chine, l'Inde (l'Hindouisme contemporain avec le passé védique), les Thaïs bouddhistes, l'Ouzbékistan avec un Islam transformé, ainsi que plusieurs ethnies indigènes actuelles étudiées par des anthropologues, telles que les Tikuna et les Miraña d'Amazonie, les Baruya et les Sulka de Mélanésie, les Ngaatjatjarra d'Australie. D'un seul coup, en lisant ces 14 chapitres, il m'est apparu qu'il y avait un invariant...

M.P. : Et ça, vous l'avez vu seulement après la lecture de toutes les contributions ?

M.G. : Oui. Je ne pouvais pas le voir sans cela. C'est en particulier en lisant le texte de Jean-Claude Galey sur le védisme et sa transformation en brahmanisme que s'est fait le déclic. Pour le védisme, c'était explicite, puisqu'avec la doctrine du *karma*, on est dans la réincarnation, la naissance n'est pas le commencement de la vie d'un être, c'est sa continuation sous une autre forme...

M.P. : C'est la doctrine de la métépsychose ...

M.G. : Oui, de sorte qu'il y avait cette formule chez mon collègue Galey : « *Chez les Hindous, la mort ne s'oppose pas à la vie, elle s'oppose à la naissance* ». J'ai constaté ensuite que cette formule s'appliquait à tous les cas étudiés. C'est un invariant de toutes les religions. Ce qui veut dire : la naissance, c'est une conjonction ; la mort, c'est l'opposé, c'est une disjonction. Et dans la disjonction, il y a un reste, ou plusieurs : l'âme, ou plusieurs âmes. D'où : un destin

de l'âme après la mort, et d'où : toutes les représentations, puisque personne n'a été y voir, sur la roue des renaissances et autres hypothèses imaginaires. Bref, j'ai pu identifier un invariant qui est l'une des sources de toutes les religions. Cette idée est un coup de force, en quelque sorte, puisqu'elle contredit évidemment l'expérience concrète de la mort, de la rigidité cadavérique, etc., et après, il faut quand même disposer du corps, par crémation, par enterrement, ou sous d'autres formes, l'exposition des cadavres par exemple. Concernant la naissance, ce n'est pas en faisant l'amour qu'on fait un enfant, l'union des corps peut bien fabriquer un corps, mais l'âme est introduite par Dieu dans le christianisme

M.P. : On ne sait pas trop à quel moment, mais...

M.G. : On ne sait pas. Mais, justement, la célèbre mystique allemande Hildegarde de Bingen (xi^e siècle), sur laquelle a travaillé Jean-Claude Schmitt, a laissé un texte sur l'introduction de l'âme par Dieu dans le fœtus sous la forme d'une boule de feu, elle a même peint un tableau pour le montrer, car cette moniale s'exprimait aussi par la peinture.

C'est donc un invariant universel, qui contredit toute expérience concrète, empirique. Dès lors on se demande ce qui survit après la mort, et il va y avoir un au-delà, et une vie au-delà... L'âme va se rendre au séjour des morts. Dans les sociétés tribales, la conduite d'un individu de son vivant n'a pas de conséquence sur son destin après sa mort. Tout le monde va dans une sorte de paradis, où il n'y a pas de maladies. On ne chasse plus, on vit comme les vivants mais mieux. Maintenant, si on considère les grandes religions, quelque chose s'y ajoute, l'idée d'un jugement *post mortem*, qui est apparu très tôt dans les sociétés ou les civilisations à États. C'est là qu'on voit les ruptures historiques, qui amènent au Védisme, au Bouddhisme, au Judaïsme, au Christianisme, à l'Islam. On avait déjà un jugement *post mortem* dans l'Égypte ancienne, avec Osiris, le juge des morts et sa balance, mais c'était un jugement de pure forme. Il suffisait au mort qui se présentait de réciter une formule qui à chaque fois soulignait qu'il n'a rien fait de mal.

Maintenant, il existe deux sortes de jugements *post mortem* qui vont peser énormément, et sur la tête des morts et sur celle des vivants. Dans les religions de l'Inde, Rama, le dieu des morts, vous reçoit et pèse vos mérites et vos démérites dans la vie et vous êtes renvoyés alors dans le cycle de la roue des renaissances ; vous devez donc faire attention à agir de telle sorte de ne pas vous réincarner dans un chien, mais éventuellement dans votre propre caste et surtout dans une caste supérieure. Nous sommes devant des religions de la délivrance et non du salut. C'est soi-même qui, par ses mérites et ses réincarnations, se libère et va vivre enfin auprès des ancêtres

et des dieux. Un dieu vous juge au départ, et vous rejuge à nouveau jusqu'au moment où vous-même, par vos actes, vous échappez aux renaissances. Il en va ainsi également avec le bouddhisme, mais l'issue est différente : à terme, vous atteignez le *nirvana*, c'est-à-dire l'extinction de soi, qui se fusionne avec l'être (mais on ne sait pas ce que c'est...). Ensuite on a la seconde forme de jugement *post-mortem*, celles des religions monothéistes des Juifs, des Chrétiens et des Musulmans où Dieu vous condamne à l'enfer ou au paradis.

R.P. : Juste une question : et le shintoïsme ?

M.G. : Le shintoïsme... il y a des juges, des enfers multiples, des immortels, une quête de l'immortalité, mais je n'ai pas eu les moyens de l'inclure dans le livre. Bref, avec 14 sociétés, j'ai obtenu cependant des résultats significatifs, la rupture, c'est : ici pas de jugement *post mortem*, là un jugement *post mortem* ; et un socle universel, l'invariant : la mort n'est pas la fin de la vie. Le monothéisme juif est un phénomène très tardif (puisque les Juifs étaient au départ polythéistes comme tout le monde, si je puis dire), c'est seulement à partir de 900 avant J.C., après le retour de l'exil à Babylone que les Juifs sont passés de la monolâtrie, c'est-à-dire de l'alliance privilégiée avec un seul dieu, au monothéisme, c'est-à-dire l'affirmation qu'il n'existe qu'un seul Dieu pour tous les peuples. Les conceptions du jugement *post mortem* sont cependant différentes dans les trois religions monothéistes⁵.

Des invariants universels dans les rapports humains à la mort

M.P. : Mais en fait, ce rapport entre la mort et la naissance, c'est un invariant, que l'on croie ou qu'on ne croie pas en Dieu...

⁵ Nous avons dû, pour des raisons de place, laisser de côté tout un développement de M. Godelier sur les conceptions à l'égard du jugement après la mort et de la résurrection des corps dans les religions monothéistes, et leurs circonstances historiques, comme par exemple l'invention du monothéisme par les Juifs, consécutif à leur retour de la déportation à Babylone (avec renvoi à la trilogie de Jean Soler, *Aux origines du Dieu unique : L'Invention du monothéisme* ; *La Loi de Moïse* ; *Vie et Mort dans la Bible*, ouvrages parus aux éd. de Fallois, Paris, respectivement en 2002, 2003 et 2004 ; ré-éd., Collection de poche « Pluriel », Hachette Littératures, Paris, 2004 et 2005 pour les deux premiers volumes) ; ou celle du Purgatoire par l'Église Catholique à la fin du XII^e siècle sous la pression des nobles féodaux et du clergé, telle que l'a décrite Jacques Le Goff (*La Naissance du Purgatoire*, Collection « Bibliothèque des Histoires », Gallimard, Paris, 1981) ; ou les conceptions des Musulmans sur la résurrection des corps...

M.G. : Non. Moi, je ne crois pas en Dieu, je pense que quand je serai mort...

M.P. : Moi aussi, mais... (*rires*) ... ce que je voulais dire, c'est que, cet invariant que vous avez identifié, il concerne en fait tout le monde, tous les humains, de toutes les cultures.

M.G. : Toutes les religions.

M.P. : Toutes les religions, c'est vrai, donc ceux qui croient en Dieu, forcément. Mais un invariant anthropologique, est-ce que ça ne concerne pas tout le monde, finalement ? Après tout, la signification toute spéciale attachée à un être humain, donc à sa naissance et à sa mort, est universellement partagée, avec ou sans religion...

M.G. : Voilà. Donc, après, j'ai cherché quels étaient les invariants qui pourraient être dissociables des croyances religieuses. Il y en a trois.

M.P. : Je n'avais pas bien compris votre formulation. Parce que vous, comme anthropologue, que vous croyiez ou ne croyiez pas en Dieu, vous décelez des invariants dans les religions. Mais l'idée de religion elle-même n'est-elle pas un invariant, du moins dans l'histoire de l'humanité, même si nous pouvons, à la réflexion, étant donné ce que nous sommes aujourd'hui, la refuser ? Que voulez-vous dire quand vous dites « un invariant pour qui ne croit pas en Dieu » ?

M.G. : Je vais vous l'expliquer. Vis-à-vis de la mort, il y a une série d'attitudes humaines universelles, qui vont être transformées si l'on croit en Dieu ou non. La première : une attitude socialement prescrite à tout individu dans toute culture vis-à-vis d'un mourant proche. Est-ce qu'on s'approche de lui pour lui montrer son chagrin, est-ce qu'on reste silencieux (comme chez les Chinois : il ne faut jamais manifester d'émotion avant le décès), dans d'autres cultures au contraire les proches entourent le mourant en pleurant pour lui demander de ne pas les quitter, etc. C'est le premier invariant, *l'attitude vis-à-vis d'un mourant proche*, qu'on soit athée, qu'on soit sceptique, on ne doit pas se comporter mal vis-à-vis d'un mourant proche. Un ennemi mort, vous pouvez le maltraiter. Il faudrait faire l'analyse comparée de l'attitude vis-à-vis d'un ennemi (les Gaulois coupaient les têtes, les accrochaient à leurs selles, etc.). Regardez dans Homère. Deuxième attitude : *que faire du corps* ? Partout existe une *attitude sociale obligatoire*, avec des solutions différentes : crémation, enterrement, exposition du corps, momification, etc. Et la troisième attitude c'est *l'obligation morale et sociale de porter le deuil*. Dans toute société il y a un délai à respecter, des attitudes à prendre (que rend l'expression « porter le deuil »), avant de se réinsérer dans la vie sociale après un certain temps. On a donc toute

une série d'*attitudes universelles* à prendre avant, pendant et après la mort, et cela que l'on croie ou non. Mais si l'on croit en Dieu ou dans les dieux, ces trois attitudes vont être redéfinies, selon les variantes des différentes religions.

M.P. : Cette généralisation aussi, l'idée vous en est venue en lisant les contributions de vos collègues et en les confrontant ?

M.G. : Oui. Ce sont de beaux textes, bien pensés et bien écrits. Ici je voudrais faire une hypothèse historique. Ces grandes religions viennent de l'Orient, et ce sont elles qui contiennent l'idée d'un jugement *post mortem*. Quand cela est-il apparu ? Probablement au courant du 3^e millénaire avant J.C. C'est comme si, avec l'apparition des Cités, des États et des Empires, et les malheurs, les dévastations, les bouleversements qui leur étaient liés (une Cité vient à dominer une autre, un Empire s'accroît puis s'effondre, un autre apparaît...), l'humanité avait formé, élaboré, en contrepoint, par ses penseurs, l'idée que la justice n'est pas de ce monde, que même les plus grands Rois ne peuvent y réussir et qu'elle sera accomplie vraiment au-delà de la mort. Cela serait fait par des dieux ou par Dieu mais, mais – et ceci est très important – après qu'on sera jugé selon ses mérites ou ses péchés. Et ceci impliquait que l'on devait de son vivant travailler sur soi. Je dirais donc que sinon la naissance, du moins le développement d'une conscience morale, d'une conscience éthique personnelle, est probablement lié à ces circonstances historiques. Tout cela m'a passionné. J'aimerais aller plus loin dans ce travail comparatif. Mais cela me semble déjà une grille assez puissante

Pensée contre-intuitive contredisant l'expérience concrète

M.G. : Dans les *Métamorphoses de la parenté*, j'avais été bloqué à un moment et j'avais décidé d'arrêter le livre pour en entreprendre un autre, sur l'énigme du don⁶. Cela m'a débloqué, car cela m'a donné l'occasion de m'interroger sur le fait suivant, qui n'avait pas été commenté par les anthropologues : partout, la naissance suppose plus que l'union de deux personnes. Le rapport sexuel ne peut suffire à faire un enfant. Donc, il faut un tiers, et je ne parle pas en psychanalyste. Qu'est-ce que le tiers ? C'est celui qui va entrer dans le fœtus et l'*animer*. Dans beaucoup de sociétés, c'est un ancêtre qui

⁶ Godelier M., 2004. *Métamorphoses de la parenté*, Fayard, Paris ; ré-éd., Coll. « Champs », Flammarion, Paris, 2010 ; *L'Enigme du don*, Fayard, Paris, 1996 ; ré-éd., Coll. « Champs », Flammarion, Paris, 2002. Voir aussi, notamment : *Aux Fondements des sociétés humaines. Ce que nous apprend l'anthropologie*, Albin Michel, Paris, 2007 ; ré-éd., Coll. « Champs », Flammarion, Paris, 2010.

cherche à se réincarner. Chez les Chrétiens, Dieu, au moment où il le veut, introduit dans le fœtus l'âme du futur enfant. Celle-ci immédiatement se souille du péché originel, que le pauvre fœtus n'a pas commis, d'où, après la naissance, obligation du baptême pour nettoyer cette âme déjà chargée du péché originel ; et ensuite, chacun d'entre nous démarre dans la vie avec une âme toute fraîche, bien propre, et nous serons jugés selon nos propres péchés⁷.

Tout cela, ce que je viens de décrire, relève de ce que, dans le monde moderne, on appellerait du *contre-intuitif*. Les cognitivistes pensent qu'il existe des structures modulaires dans l'esprit, et que l'une c'est le module de l'idée de Dieu.

M.P. : Dans le cerveau, vous voulez dire...

M.G. : L'esprit pense grâce au le cerveau ; cette idée modulaire, à mes yeux, ça ne marche pas. Car c'est toute la pensée humaine qui peut dépasser l'expérience quotidienne, concrète. Et ceci mobilise tout notre cerveau.

Sur la descendance ou filiation

M.P. : Je pense que nous nous trouvons ici au coeur de la question sur laquelle je devais vous interroger, mais vous avez donné d'entrée un exemple très riche qui la retrouve, et qui contient déjà des éléments de réponse.

M.G. : Allons-y, maintenant !

[*M.P. rappelle en quelques mots le thème épistémologique du numéro de Raison Présente sur la question « Réduction et émergence », dans une perspective interdisciplinaire⁸, la contribution de M.G. devant être tirée de l'entretien.*]

M.P. : Vous avez déjà développé, dans ce que vous avez dit, un aspect important des concepts et des méthodes de l'anthropologie, celui qui se rapporte aux invariants, avec un résultat récent tout à fait passionnant. J'aimerais que nous abordions maintenant l'autre aspect, sur lequel vous avez vous-même mis l'accent, c'est-à-dire en quelque sorte ce qui manque chez Lévi-Strauss, à propos des rapports de parenté, à savoir qu'il n'y a pas seulement l'alliance, il y a aussi la descendance.

⁷ Maurice Godelier précise alors que ce qui précède correspond à ce qu'il a écrit dans son chapitre d'introduction au livre *La mort et ses au-delà* (*op. cit.*, p. 9-49).

⁸ Voir le début du chapitre introductif de ce numéro.

M.G. : Lévi-Strauss le savait, il savait qu'il y a deux piliers, la *descendance* (c'est le terme technique qu'emploient les Anglo-Américains, et je l'emploie aussi), que les Français, et notamment Lévi-Strauss, appellent *filiation*. Pourquoi l'appelle-t-on ainsi en français ? Parce qu'en France, la descendance est cognatique, elle passe par le père et la mère. Ailleurs la descendance passe par les hommes (elle est patrilineaire), ou par les femmes (elle est matrilineaire). Mais dans toute société, on est le fils ou la fille d'un homme et d'une femme. Bien que cet homme ne soit pas forcément considéré comme le seul père – on peut avoir 7 pères si tous les frères du père sont considérés comme des pères. Existement également des systèmes ambilineaires (il n'y en a pas beaucoup), dans lesquels on reçoit son nom de son père, ainsi que la terre, et on reçoit de sa mère par exemple une fonction religieuse. Vous appartenez à deux clans à la fois, mais vous recevez des choses différentes. Ensuite on a des systèmes bilinéaires qui sont soit parallèles (tous les garçons appartiennent au clan du père, toutes les filles au clan de la mère), soit croisés, mais c'est très rare : dans ce cas tous les garçons appartiennent au clan de la mère, toutes les filles à celui du père. Enfin dans notre système on est fils et fille d'un homme et d'une femme et on descend des deux. On reçoit le nom du père (maintenant on peut choisir le nom de sa mère), mais on est fils et fille d'un homme et d'une femme, on descend des deux. Chez nous, filiation et descendance se confondent. C'est pour cela que les juristes parlent tout le temps de filiation.

Lévi-Strauss savait très bien qu'il existe deux piliers dans tout système de parenté, la *descendance* et l'*alliance*, et que ce qui fait un lien entre les deux, c'est la *prohibition de l'inceste*. Si je ne peux pas épouser ma sœur, j'épouse la sœur d'un autre et il pourra épouser la mienne. Donc ici vous avez le lien structurel entre les deux piliers. Il faut re-situer l'importance donnée par Lévi-Strauss à la parenté dans son contexte historique et intellectuel. Il était jeune, il se trouvait aux États-Unis, devant une énorme littérature qui mettait en avant la descendance. Il estima alors que tous ces auteurs avaient négligé l'alliance, et il fonça dans ce qui était un vide devant lui, et il inversa la tendance et posa alors que « la parenté c'est l'échange des femmes entre les hommes pour les hommes ». Et ensuite, tous ses disciples, y compris moi pendant un certain temps, nous l'avons répété après lui. Il a considéré et affirmé plusieurs fois que la descendance c'était secondaire, et que l'essence de la parenté était dans l'alliance. Il a toujours privilégié l'échange sur la transmission. Échange des femmes (parenté), échange des biens (économie), échange des significations (culture, communication). Il faut donc replacer Lévi-Strauss historiquement dans le développement de son champ disciplinaire.

M.P. : D'ailleurs, bien que je ne sois pas anthropologue et que je ne connaisse que très insuffisamment vos travaux, il me semble qu'une particularité de votre approche c'est précisément de donner une certaine importance à l'histoire, ce qui me paraît tout à fait essentiel ...

M.G. : A l'histoire des concepts, et surtout aux contextes. Après la guerre, ce qui était dominant à Paris, c'était le marxisme et le structuralisme. Quand j'étais jeune assistant de Lévi-Strauss, j'étais considéré comme marxiste⁹ ou plutôt comme marxo-structuraliste. Je contribuais déjà à *Raison présente*. Avec la confrontation qui existait alors au niveau mondial entre le système capitaliste et le système socialiste, les notions de système et de structure étaient au premier rang. On voulait changer de système.

M.P. : On voit aussi que Lévi-Strauss est très marqué, évidemment par la linguistique, mais aussi par les mathématiques, c'est-à-dire par la notion de structure en mathématiques, les idées de transformation et de groupe...

M.G. : Il y avait les mathématiciens Barbut et Guillebaud, avec qui il parlait...

M.P. : Il avait eu aux États-Unis, pendant la guerre, des contacts étroits avec André Weil. On voit, dans des citations de Lévi-Strauss que vous donnez dans votre livre sur lui, des formulations sur l'invariance qui sont exactement celles que donnent les mathématiciens et les physiciens théoriciens qui les reprennent.

M.G. : Tout à fait.

M.P. : C'est une affinité intellectuelle, qui est intéressante.

Logiques sociales, mutations structurelles, rapports structure-histoire, rôle de l'individu.

M.G. : Les logiques sociales, si vous êtes un professionnel, vous les découvrez quand vous découvrez la combinaison des éléments de la société, et cette combinaison forme structure. Et cette combinaison qui forme structure est capable de variations et de permutations, c'est-à-dire d'une série de transformations, jusqu'au moment où à force de transformations d'une structure, c'est une autre structure qui apparaît¹⁰. Mais Lévi-Strauss ne va jamais jus-

⁹ Voir, par exemple : Godelier M., 1973. *Horizon, trajet marxiste en anthropologie*, Maspéro, Paris.

¹⁰ Sur ce thème, voir : Godelier M., 2004. *Métamorphoses de la parenté*, Fayard, ré-éd., Coll. « Champs », Flammarion, Paris, 2010.

que-là, jusqu'au point où l'on peut considérer que la structure disparaît et qu'en émerge une autre.

M.P. : Une dynamique des structures...

M.G. : Lévi-Strauss pensait, de façon paradoxale, que l'histoire est le domaine de la pure contingence, ce qui l'opposait à Marx. Mais il rejoignait Marx quand il était question de structure ; cependant il s'opposait à lui sur deux plans. Sur le plan politique (il est passé des jeunesses socialistes à des positions de droite), et sur le plan théorique (il pensait que si l'on adoptait l'hypothèse qu'une structure devait nécessairement émerger d'une autre structure, l'histoire possédait une finalité immanente, idée qu'il prêtait à Marx. Donc il s'arrête, pour différentes raisons, devant les mutations structurelles. Mais nous sommes tous structuralistes au sens où l'on ne peut pas étudier quelque chose sans en trouver la logique qui repose toujours sur une combinaison réglée d'éléments. Mais celle-ci a ses limites de reproduction : cette limite, les acteurs l'éprouvent, qu'ils le sachent ou pas. Mais à l'époque beaucoup de structuralistes ou de marxistes laissaient de côté le rôle et l'action des individus. Ce qui fut une limite aussi d'un point de vue épistémologique. Althusser et d'autres ont éliminé l'acteur, le sujet, les individus agissant sur eux-mêmes, sur les autres, agissant seuls ou en coopération.

R.P. : On a affaire à des structure qui ne se reproduisent ...

M.G. : ... que par les individus...

R.P. : ... mais on ne voit plus, précisément, comment quelque chose de neuf peut être produit.

M.G. : Si. On peut inventer autre chose, il existe des alternatives. Mais les grands systèmes mettent des siècles à se transformer. Pour conclure, il y eut ce grand succès qui dura plus de vingt années (1955-1980) du marxisme et du structuralisme (exportés dans le monde entier), et puis ce fut le retour du sujet avec Foucault, Touraine (l'acteur), Bourdieu (l'agent).

Sans parler ensuite du « post-modernisme » (la prise en compte des structures disparaît et on déconstruit toutes les sciences sociales). Ce qu'il y avait de bon, par exemple chez Derrida (qui était une personnalité remarquable), c'était de déconstruire de fausses évidences. Déconstruire, dans ce sens, c'est une opération scientifique nécessaire ; on la trouvait d'ailleurs aussi dans le marxisme avec la critique des idéologies. Il faut déconstruire mais pour reconstruire plus rigoureusement, différemment. Mais là [avec le post-modernisme] on a assisté plutôt à une dissolution des domaines l'un après l'autre, et ça n'a plus rendu service. Dans l'ensemble, la situation des sciences sociales en France depuis les années 1990 me semble bonne.

On a exporté Foucault, Derrida, etc., tout en en faisant en France un usage modéré. Chez les anthropologues, en France, les jeunes (30-40 ans) n'ont jamais cessé de faire du terrain. Mais les Anglo-Saxons en font beaucoup moins que naguère : ils multiplient les analyses critiques, philosophiques, des œuvres de leurs prédécesseurs. Mais cela ne remplace pas la nécessité d'aller sur le terrain.

On ne peut pas ne pas analyser les rapports sociaux en termes de structure, mais en même temps on ne peut pas négliger le rôle de l'individu comme acteur. De plus, l'acteur n'agit pas seulement sur les autres, il agit en permanence sur lui-même. L'enquête de terrain est fondamentale en anthropologie. Connaître l'autre, c'est un travail sur soi, qui demande des années. Être immergé dans une société, c'est dur. Ce que les gens ne comprennent pas, c'est la nature de l'*observation participante*... Ce n'est pas de regarder d'une manière passive ce que font les gens dans leur vie de chaque jour. A un moment on passe de l'observation participante passive, si l'on peut dire, à l'observation participante *active* : vous commencez alors, au sein d'une société, à faire des enquêtes systématiques. Ce n'est pas seulement attendre, par exemple, que quelqu'un meure pour observer les funérailles, si vous êtes invité. C'est commencer une enquête de 6 mois sur la propriété du sol, aller de champ en champ, avec les propriétaires, ou encore sur la parenté ... Cela va contre la vie des gens, parce que la vie des gens, ce n'est pas d'avoir chez eux un anthropologue tous les jours. Ensuite vous faites la démographie de la population, village après village, vous allez de maison en maison, puis vous faites l'enquête sur la parenté, qui s'est marié avec qui et pourquoi, etc. Ces observations, c'est vous qui en êtes à l'initiative, et elles sont systématiques. A partir du moment où elles sont systématiques et de longue durée, elles vont se recouper et vous donner des informations qu'aucun informateur ne va vous donner. Mais alors vous commencez à voir quelle est la logique du fonctionnement de cette société, ses principes, ses valeurs, et cela n'apparaît pas au premier abord. Par cette systématisation on dépasse la simple observation de la vie avec les autres, on fait un travail scientifique. Mais pour cela il faut des années.

Rapports d'intersubjectivité

M.P. : C'est-à-dire aussi que des relations intersubjectives s'établissent...

M.G. : Et des rapports de confiance. La semaine dernière il y avait des Baruya qui étaient chez moi, après 20 ans. Pour mes 80 ans, mes anciens assistants sont allés chercher mes deux informateurs, sans que je le sache, Kumaing et son épouse Urumianac. Et tout d'un

coup, dans le restaurant que j'avais loué et où nous étions quarante personnes pour cette fête, le groupe autour de moi s'écarte... et Kumaing apparaît ! Ça m'a fait un choc énorme. Pierre Lemonnier, directeur de recherche, était parti, 20 heures d'avion pour aller le chercher dans la brousse... Puis un autre groupe s'écarte à nouveau, et c'est Urumianac qui est là devant moi...

Et qu'est-ce que j'apprends alors rétroactivement ? C'est qu'il y a eu une année – j'avais fait 7 ans de terrain, 3 ans d'abord, et puis ensuite des périodes de 6 mois, réparties sur 20 ans – où je n'étais pas allé sur le terrain. Il y avait eu une guerre entre les Baruya et leurs voisins, et c'étaient Pierre Lemonnier et Jean-Luc Lory qui étaient alors sur le terrain¹¹. J'apprends que pendant qu'il y a eu cette guerre, les Baruya avaient alors confié leurs objets sacrés à Pierre et à Jean-Luc ! Vous vous rendez compte de la preuve de confiance... Ils leur ont dit : si on meurt, vous les transmettez... C'est le cœur de leur identité qu'ils confiaient à des blancs, à des anthropologues, vilipendés par certains.

M.P. : Mais par qui ? Pas par les Baruya...

M.G. : Non évidemment : certes il y a eu des anthropologues qui se sont conduits de manière indigne, au service de l'Office colonial, français ou anglais, mais ce n'est pas la marque de toute la discipline ! Des anthropologues continuent encore aujourd'hui à traiter leurs collègues comme des suppôts du colonialisme, du capitalisme, devant leurs étudiants qui adorent ça...

M.P. : Je voudrais pour terminer revenir sur la question du sujet en anthropologie, du rapport intersubjectif, en évoquant la figure et les travaux de Georges Condominas, qui en a parlé de manière approfondie et qui l'a beaucoup vécue dans ses enquêtes de terrain.

M.G. : Moi-même j'en ai fait l'expérience chez les Baruya, je les connaissais pratiquement tous personnellement, ce sont eux qui m'ont expliqué les règles de leur société. Mais ils peuvent eux-mêmes ne pas les suivre, ou bien s'abstenir de les appliquer partiellement. On voit bien le rôle de l'individu. Je me souviens, il y avait un homme qui avait deux épouses, et les deux s'entendaient parfaitement. Mais j'ai connu d'autres cas, où au contraire, les deux femmes étaient très hostiles l'une envers l'autre. Comment ça se passe ? Les individus agissent différemment les uns sur les autres, sur eux-mêmes, et c'est ainsi. Nier l'individu, ne voir que les règles abstraites, ça n'a pas de sens. Les règles, ce sont les personnes qui vous les

¹¹ Pierre Lemonnier et Jean-Luc Lory, anthropologues, chercheurs au CNRS.

enseignement (parce que là vous êtes leur étudiant, « Tu sais, Maurice, pour se marier il faut..., il faut... », après vous voyez s'ils les respectent vraiment...). Ensuite, si vous faites la statistique, sur 2000 mariages entre clans, vous découvrez une logique. Voir le sujet agir par rapport à ces règles, le voir obligé parfois de rompre avec sa société, et être expulsé.

De toutes façons, on apprend son métier d'anthropologue de la bouche de gens qui acceptent de parler pour vous expliquer ce qu'ils font, et deviennent vos instituteurs. C'est quelque chose qu'un anthropologue ne peut pas minimiser. De plus, les gens peuvent accepter de vous initier. On vous prend pour vous initier à tel ou tel grade ; ce sont des gens qui font un choix vis-à-vis de vous. On ne peut pas forcer quelqu'un à vous initier. Si vous n'avez pas créé des liens...

M.P. : Absolument. De la même façon que pour développer une pensée créatrice dans tous les domaines, y compris dans celui de la recherche scientifique, il faut que ce soit un engagement volontaire. Et d'ailleurs, même pour apprendre : il faut le vouloir.

M.G. : Tout à fait. Et pour ça il faut être capable de créer des rapports personnels, qui puissent être des rapports d'amitié, de confiance et de cognition, de connaissance. Malheureusement il y a eu, à d'autres époques, des anthropologues qui ont usé de rapports de coercition (de l'administration coloniale) pour faire parler les gens, les chefs de village... Pourtant l'un de ceux que j'ai en tête est devenu ensuite un révolutionnaire radical...

C'est la création de liens... D'abord quand vous arrivez chez les autres, vous n'êtes pas invité. Personne n'a téléphoné pour avoir un anthropologue dans sa tribu. Il faut alors qu'ils vous acceptent, et qu'ensuite ils veuillent bien coopérer pour vous enseigner, pour vous former à leur culture. Donc la question, c'est celle de l'altérité des autres, est-ce qu'on peut comprendre cette altérité. Il faut pour cela « payer » de sa personne. « Payer », c'est d'abord se décentrer par rapport à sa culture, et à ses préjugés. C'est faire une sorte de suspension du jugement sur les autres et sur soi-même, pour écouter. C'est un peu comme l'*epochè* de Husserl. Sinon vous restez envahi par votre culture. C'est un travail sur soi.

M.P. : Vous avez été élève de Desanti, je crois ? Je me rappelle de quelques conférences de lui auxquelles j'ai assisté...

M.G. : J'ai dédié mon livre sur Lévi-Strauss à la mémoire de Jean-Pierre Vernant. Et le précédent, c'était à Jean-Toussaint Desanti. Vernant, c'est l'homme que j'admirais le plus, c'était un homme complet, intellectuellement, politiquement engagé, ouvert aux autres.

M.P. : Je pense comme vous¹².

M.G. : Je ne peux pas admirer Lévi-Strauss de la même façon. Quand j'étais jeune, celui que j'admirais beaucoup, c'était Desanti ; j'étais très lié à lui ; je vivais presque chez lui, il me faisait lire des pages de ses *Idéalités mathématiques*, me commentait Husserl. Il prenait un texte grec et me le traduisait, c'était merveilleux. Et il y avait Vuillemin, aussi. Et puis Foucault. J'ai beaucoup appris avec eux tous.

M.P. : Voilà une bonne conclusion, qui souligne aussi l'importance décisive des personnes individuelles dans la connaissance ! Et dans tout l'entretien, vous nous avez initiés, Roland et moi, aux manières de penser des anthropologues, en suivant peut-être, qui sait, les enseignements reçus de vos chers Mélanésiens. On y décelait aussi, assurément, le philosophe en filigrane. Nous vous en remercions très vivement¹³.

¹² Voir, en particulier : Vernant J.-P., 1996. *Entre mythe et politique*, Collection « La Librairie du xx^e siècle », Seuil, Paris.

¹³ Nous avons dû laisser de côté plusieurs passages de l'entretien (qui a duré 2 heure et demi), outre celui déjà indiqué à la note 5 (et pour la même raison d'espace), qui explicitaient davantage un certain nombre de questions importantes, évoquées plus allusivement dans le texte que nous présentons, telles que : la distinction infrastructures-superstructures que Godelier récuse, les mythes et les rites (Lévi-Strauss ne parle que des premiers, mais ne reconnaît pas que, selon l'expression de M. Godelier, « les mythes sont des vérités existentielles »), le rapport entre la forme et la structure chez Lévi-Strauss et la question de la formalisation en sciences sociales, les rapports entre nature et culture. Ces questions sont abordées en détail et sous l'angle d'une « généalogie des concepts et des méthodes » de C. Lévi-Strauss dans le livre de M. Godelier sur celui-ci (*op. cit.*). Un compte-rendu de cet ouvrage paraîtra dans un prochain numéro de *Raison présente*.

Sommaire

Maurice Agulhon. <i>Jacqueline Lalouette</i>	3 -11
Une question épistémologique à plusieurs voix. Introduction au dossier « Réduction et émergence dans les sciences ». <i>Michel Paty</i>	13-22
Quelle signification philosophique assigner à l'opposition entre l'émergentisme et le réductionnisme ? La philosophie comme réflexion interne à la physique et aux mathématiques. <i>Jean-Jacques Szceciniaz</i>	23-31
Réductionnisme et émergence en physique. <i>Edouard Brézin</i>	33-39
Réduction et émergence en biologie. Théories de l'hérédité et de l'évolution. <i>Michel Morange</i>	41-48
Conscience et émergence selon les neurosciences. <i>Jean-Claude Dupont</i>	49-58
Comment peut-on être réductionniste ? Un point de vue philosophique à propos des sciences sociales. <i>Alain Policar</i>	59-68
Anthropologie : invariants structuraux et transformations. Lien à l'histoire et rôle du sujet. (Entretien) <i>Maurice Godelier</i>	69-83
L'impossible neutralité axiologique. « Wertfreiheit » et engagement dans les sciences sociales. <i>Roland Pfefferkorn</i>	85-96
Une sociologie des mouvements sociaux entre militantisme et scientificité. <i>Xavier Dunezat</i>	97-105
L'économie politique à la recherche de la définition de son objet. <i>Jean-Marie Harribey</i>	107-118
Essai de conclusion : perspectives du dialogue entre les sciences ou : La diversité nécessaire et le problème de l'unité. <i>Michel Paty</i>	119-126

Trimestrielles

Cinéma, atlas des arts vivants, musique, notes de lecture

RAISON PRÉSENTE

RÉDUCTION ET ÉMERGENCE DANS LES SCIENCES

Dédié à Yves Galifret

Maurice Agulhon.

Jacqueline Lalouette

Introduction et conclusion.

Michel Paty

La philosophie comme réflexion interne à la physique et aux mathématiques.

Jean-Jacques Szcecinarz

Réductionnisme et émergence en physique.

Edouard Brézin

Réduction et émergence en biologie.

Michel Morange

Conscience et émergence selon les neurosciences.

Jean-Claude Dupont

Comment peut-on être réductionniste ?

Alain Policar

Anthropologie : invariants structuraux et transformations.

Maurice Godelier

L'impossible neutralité axiologique.

Roland Pfefferkorn

Une sociologie entre militantisme et scientificité.

Xavier Dunezat

L'économie politique à la recherche de la définition de son objet.

Jean-Marie Harribey

Trimestrielles

Cinéma, atlas des arts vivants, musique, notes de lecture

RAISON PRÉSENTE

Fondateur : Victor LEDUC

Comité de parrainage

Maurice AGULHON, Françoise BALIBAR, Alain BIHR,
Monique CHEMILLIER-GENDREAU, Maurice GODELIER,
Mohammed HARBI, Dominique LECOURT, Michel MORANGE,
Jean-Claude PECKER, Michelle PERROT

Direction

Guy BRUIT, Gabriel GOHAU, Christian RUBY

Comité de rédaction

Jean-Michel BESNIER, Fabienne BOCK, Jean-Philippe CATONNÉ,
Xavier DUNEZAT, Yves GALIFRET, Abdelhafid HAMMOUCHE,
Jacques HOARAU, Emmanuelle HUISMAN-PERRIN, Michelle LANNUZEL,
Jean-Louis LAVALLARD, Gilbert MEYNIER, Michel PATY,
Roland PFEFFERKORN, Alain POLICAR

Secrétariat de rédaction

Valérie GAUDANT

**La rédaction reçoit sur rendez-vous.
Les manuscrits non insérés ne sont pas retournés.
Les auteurs sont invités à adresser leurs textes
sous forme de fichiers informatiques.**

courriel : union.rationaliste@wanadoo.fr
site internet : <http://www.union-rationaliste.org>

Nouvelles Éditions Rationalistes

14, rue de l'École Polytechnique
75005 Paris

Tél. : 01.46.33.03.50

ISSN 0033-9075 - CPPAP 59343
indexé dans « Sociological Abstracts »

Imprimé en France par France Quercy, 46090 Mercuès

RAISON PRÉSENTE

Revue trimestrielle

Les dogmatismes foisonnent, les fétichismes renaissent. Les hommes sont plus que jamais soumis à des conformismes accablants. Pour nous, la présence de la raison est d'abord l'exercice d'une fonction critique qui ne veut connaître aucun tabou, qui ne s'assigne à l'avance aucune limite.

Les sciences donnent l'exemple d'une pensée rationnelle en devenir. Il y a pourtant des usages irrationnels de la science : élément d'une formation sociale, elle est intégrée aux appareils qui contrôlent et dirigent les sociétés. Les sciences autorisent des progrès techniques qui doivent, pour devenir le bien commun des hommes, faire l'objet d'un contrôle démocratique.

Aussi convient-il, dans l'esprit de l'Encyclopédie, de dévoiler la signification polémique des recherches scientifiques, de dénoncer les formes actuelles de l'irrationalité : c'est ainsi que pourront passer dans la vie, dans la pratique sociale, les acquisitions du savoir rationnel.

C'est également ainsi que pourront être abordés les grands problèmes sur lesquels s'interrogent les hommes de notre époque.

SOMMAIRE DES PRÉCÉDENTS NUMÉROS

Croyance et connaissance

Présentation. Bernard Graber
Introduction. Edouard Brézin
Croire dans le monde contemporain. Gérald Bronner
Quand l'expérience explique l'absence de remise en cause des croyances. Romy Sauvayre
Apprendre aux élèves à distinguer croyances, savoirs, opinions. Guillaume Lecointre
Information scientifique en matière médicale. Alain Grimfeld
Le journaliste face aux controverses scientifiques. Michel de Pracontal
Science et croyance : l'illusion du vrai et la certitude du faux. André Brahic
L'imaginaire guerrier-héroïque, par Jean-Norton Cru. Alain Bihl
De l'Allemagne ou l'art allemand de 1800 à 1939. Lionel Richard
Réflexions à partir d'un livre. Gilbert Meynier

N° 188 : 15 €

Le progrès, désirable ?

Présentation. Guy Bruit
Le progrès : heur et malheur d'une évidence. Jean-Michel Besnier
Entretien avec Jean-Marc Lévy-Leblond. Gabriel Gohau et Guy Bruit
Une pastorale oubliée : les conseillers agricoles et le progrès. S. Brunier et J. Rémy
La médecine progresse-t-elle ? Jean-Paul Thomas
L'école à l'âge numérique. Pierre Sorlin
Le désastre de Fukushima et les sept principes du national-nucléarisme. Thierry Ribault
L'unité européenne, quel progrès pour notre temps ? Gérard Bossuat
Progrès et écologie. Jean-Paul Deléage
Messianisme, utopie et socialisme moderne. Michaël Löwy
Pouvons-nous inciter les hommes à être vertueux ? Alain Policar
Les mots du doute en grec. Michel Casevitz

N° 189 : 15 €

Genre et santé au travail

Introduction. Roland Pfefferkorn et Hervé Polesi
Vers une meilleure visibilité des effets de la domination de sexe au travail. Paul Bouffartigue
Rapports sociaux de sexe et appréciation du mal être au travail. Régine Bercot
Genre, sexe et exigences physiques des emplois. Karen Messing
La « crise de nerfs » des ouvrières des années 1968. Fanny Gallot
Genre et reconnaissance des maladies professionnelles en Suisse. Isabelle Probst
Le sexe du cancer professionnel. Michelle Paiva
Les accidents du travail des auxiliaires de vie à domicile. Hervé Polesi
Agir face à la dégradation des conditions de travail. Annie Thébaud-Mony
Sexe et genre. De quoi parle-t-on ? Roland Pfefferkorn

N° 190 : 15 €